

La fin des deux guerres mondiales à La Réunion à travers la presse

Prosper Ève

► **To cite this version:**

Prosper Ève. La fin des deux guerres mondiales à La Réunion à travers la presse. Revue Historique de l'océan Indien, Association historique internationale de l'océan Indien, 2019, Guerre et paix en Indianocéanie de l'Antiquité à nos jours, pp.157- 181. hal-03247102

HAL Id: hal-03247102

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03247102>

Submitted on 2 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fin des deux guerres mondiales à La Réunion à travers la presse

Prosper Eve
 Professeur d'Histoire moderne
 CRESOI – OIES
 Université de La Réunion
 Président de l'AHIOI

Les nouvelles de la guerre alimentent journallement la presse. Lorsqu'en 1917, les Etats-Unis viennent prêter main-forte aux Alliés, l'issue de la Première Guerre se rapproche. Le débat sur la paix s'instaure. La presse réunionnaise exprime la volonté d'humilier l'Allemagne. Elle est favorable à l'instauration d'une paix draconienne. Le 9 novembre, *La Dépêche de l'île de La Réunion* espère que la capitulation allemande est une affaire de jours et que les Alliés sont à la veille de marcher sur Berlin. « Ce défilé des Alliés à Berlin s'impose, parce que l'orgueil allemand doit être abattu, écrasé et parce que les héros de cette guerre effroyable ont droit à cette satisfaction, après ce que l'Europe a subi d'abominations, de pillages et de violences. Il faut que les réparations d'honneur soient complètes. Il faut que l'Allemagne amène son pavillon et qu'elle se rende à merci »³⁸⁵. *Le Progrès* craint que le choix de la République par l'Allemagne ne soit qu'une stratégie pour avoir une paix facile, éviter des représailles, esquiver le poids et les responsabilités de la défaite. En fait, « république ou autocratie, démocratie ou non, l'Allemagne doit être écrasée, elle doit payer... pas de sentiment... »³⁸⁶. Pour *La Patrie Créole* et *Le Nouveau journal*, l'ennemi n'ayant pas le sens de l'honneur, la paix doit être sans pitié. Elle doit comporter un volant consacré aux réparations. Le 15 novembre 1918, *La Patrie Créole* de Joseph Bertho, use de la menace. *La Victoire Sociale* se réjouit de la revanche, mais elle temporise. Le camp des maximalistes parvient à faire entendre sa voix au moment du retour à la paix. Dans cette ambiance, au moment de la victoire des Alliés la population ne peut qu'être satisfaite de sortir de cette épreuve.

Lors de la Seconde Guerre après la défaite de la France, le gouverneur décide de soutenir le gouvernement légal à Paris et de rester fidèle à Pétain en 1940 jusqu'à ce que l'île soit libérée par les Forces Françaises Libres du *Léopard* envoyées par le général de Gaulle et dirigées par le gouverneur Capagorry. La population inquiète par les nouvelles qui circulent décide de sortir, d'aller à la pêche aux nouvelles, de se rendre sur

³⁸⁵ ADR, 1 Per 53/14, *La Dépêche*, 9 novembre 1918, La guerre au jour le jour, p. 1

³⁸⁶ ADR, 1 Per 82/9, *Le Progrès*, 11 novembre 1918, La guerre. Les câblos, p. 1-2.

place pour les confirmer ou les infirmer. Elle apprend que les Forces Françaises Libres, les troupes du Général de Gaulle, qui depuis plus de deux ans, luttent sans répit pour la Libération de la Mère-Patrie ont débarqué à La Réunion pour libérer cette île soumise par le gouverneur Aubert au régime de Vichy. Le 28 novembre 1942 est donc une date qui compte dans l'Histoire de La Réunion. La place du gouvernement et la place Roland Garros sont envahies par une foule enthousiaste. Tous les visages expriment un sentiment de joie profonde. Jamais, constate *Le Progrès*, cette place du Barachois n'a été le théâtre d'une telle manifestation patriotique sans commande, sans mot d'ordre, sans appareil, d'un tel spectacle, un spectacle aussi grandiose et aussi émouvant en sa simplicité, d'une telle communion de pensées, d'une telle fusion d'âmes et de cœurs. Mais la guerre n'est pas terminée, cette libération ne peut pas annoncer la fin des privations. Lorsqu'apparaît le gouverneur André Capagorry, le moment est solennel. Des vivats, des bravos, des cris de « Vive de Gaulle ! Vive la France ! Dans un discours improvisé, il demande à la population de marcher la main dans la main, de collaborer avec les nouveaux gouvernants. Il leur demande de chasser de leur cœur la haine de ceux qui ne pensent pas comme eux, affirme qu'il est venu en Français, en amis, chez des Français. Demande de ne pas entretenir de questions de partis, tendant à agiter l'opinion. Le ralliement de l'empire s'étant fait La Réunion ne pouvait pas être tenu en dehors de ce mouvement. Les Français n'ont qu'un ennemi le Boche ! Ils doivent s'unir pour lutter contre lui. Il fait l'éloge du général de Gaulle et il annonce sa venue dans l'île. La seule chose qui vaille pour l'instant c'est le salut de la France. Au moment où il regagne l'hôtel du gouvernement, le drapeau de la France Combattante, drapeau tricolore dotée de la grande croix de Lorraine vient d'être hissé. Jusqu'à ce tout soit rentré dans l'ordre, le nouveau gouverneur instaure l'état de siège et l'application de la loi martiale sur tout le territoire de La Réunion. Pour l'instant, La Réunion n'est pas en mesure de faire la fête. Elle serait d'ailleurs indécente par rapport aux souffrances subies par les soldats qui luttent sur les différents fronts. Il faut attendre la fin de cette guerre pour celle-ci devienne possible.

Comme lors de la fin de Première Guerre, en mai 1945 d'abord, en août 1945 ensuite, la joie de la population s'exprime de manière spontanée, ce qui ne signifie pas que celle-ci est unie. Soirées de gala, réceptions, bals et débats, tels sont les amusements qui rythment la vie des Réunionnais pendant les premières journées qui suivent la diffusion de la fin de la guerre dans la colonie. Ceux-ci traduisent à leur manière que cette société cloisonnée nourrit la distance.

La joie spontanée, symbole d'une unité de façade.

A la fin de la Première Guerre mondiale

La cloche joue un rôle fondamental dans la diffusion de cette nouvelle exceptionnelle reçue et confirmée par câblogramme et dans le déclenchement de l'explosion de joie. L'Eglise n'a pas le monopole de la

cloche. Les mairies, les écoles, les usines sucrières qui emploient du personnel ou reçoivent le public disposent de leurs cloches. Mais il est sûr que l'écho de celle de l'église est plus important. Lorsque survient la nouvelle de la capitulation allemande le 11 novembre 1918, une manifestation spontanée anime les rues de Saint-Denis dès sept heures. Une heure plus tard, les cloches des églises – la Cathédrale, La Délivrance, l'Assomption, Saint-Jacques, Sainte-Clotilde, carillonnent à toute volée pour que tout le monde sache la victoire finale de la France et des Alliés et la nécessité de remercier Dieu. La population se dirige instinctivement vers la place de la cathédrale. Le parvis de l'église sert de lieu de ralliement pour un défilé organisé par le maire adjoint, M. de Mazérieux³⁸⁷. Deux grandes cérémonies religieuses ont lieu les 14 et 16 novembre. L'évêque coadjuteur, Monseigneur Georges de Beaumont, célèbre un *Te Deum* dans son église le 14 novembre à 10 heures du matin. Mais dès sept heures, l'édifice religieux est déjà complètement comble. Le tiers à peine de la foule peut y trouver place. Les autres sont agglutinés sous le porche et au-delà. L'église est ornée de drapeaux, le curé s'est investi pour respecter le cachet de cette fête³⁸⁸. Même le temps ensoleillé est présenté comme un heureux augure par le journaliste de *La Patrie Créole*. « La nature souriante et dorée d'un gai soleil, note-t-il, que ne trouble aucun nuage, semble en fête, et s'associe en quelque sorte à l'humanité, dans un hymne éternel de reconnaissance envers celui sauva le monde de la mortelle chute aux mains du barbare envahisseur. L'univers entier, en ces beaux jours de la victoire, se prosterne humblement devant le Tout-Puissant, des chants d'allégresse s'élèvent dans tous les cœurs »³⁸⁹. Dans le chœur se tient « un groupe de jeunes filles agitant des étendards aux couleurs des Alliés, où les notabilités ont des places réservées. « Le colonel et les officiers de la garnison, le secrétaire général, l'intendant militaire, le proviseur du lycée, le trésorier-payeur, le chef du service des contributions directes, le directeur des câbles, les consuls d'Angleterre, d'Italie et de Belgique, le directeur de la banque, des conseillers généraux et municipaux ». Dans l'assistance, aux premiers rangs figure la bourgeoisie. Le petit peuple se tient à l'extérieur ou debout au fond de l'église. Les strates sociales sont bien respectées. Lorsque l'évêque pénètre dans l'édifice escortant le gouverneur en tenue civile, le président du Conseil général et le maire, *La Marseillaise* retentit. En entrant, il invite un groupe de modestes poilus cantonnés au fond de l'église à venir prendre place dans la première rangée. Il rend ainsi hommage à ces artisans de la victoire. Dans son discours, il remercie les soldats et il rend gloire à Dieu. Il cite d'abord les militaires, du simple soldat au maréchal, « tous admirables de ténacité, d'héroïsme dans cette guerre de tranchées ». Il rend un hommage appuyé à Clémenceau, chef de gouvernement « qui, à un âge où on a droit au repos, a trouvé dans sa foi patriotique une nouvelle jeunesse pour diriger avec sagesse et énergie, dans

³⁸⁷ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 11 et 12 novembre 1918, « Manifestation patriotique », p. 1.

³⁸⁸ ADR, 1 Per 53/14, *La Dépêche de l'île de La Réunion*, 15 novembre 1918, « Le *Te Deum* », p. 2. s

³⁸⁹ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 15 novembre 1918, « Le *Te Deum* », p. 2.

des circonstances si difficiles, les destinées du pays, pour calmer les impatiences et maintenir le moral de la nation à la hauteur de celui de l'armée. » Il n'oublie pas tous les autres corps de métiers qui ont contribué à la victoire, « les auxiliaires obscurs de la victoire : infirmiers et infirmières de nos ambulances et de nos hôpitaux, ouvriers et ouvrières de nos usines de guerre, travailleurs de nos campagnes, marins de nos compagnies de navigation, et... ouvriers obscurs, mais vraiment artisans de la victoire »³⁹⁰. Il remercie ensuite tous ceux qui ont prié pour obtenir de Dieu la victoire des armées françaises. Il explique ainsi le sens du *Te Deum*, le cantique de la reconnaissance, car le patriotisme est une dépendance de la vertu maîtresse du christianisme, de la charité³⁹¹. Il termine son discours par une envolée superbe aux cris de Dieu et patrie. L'assemblée ne se contenant plus applaudit. L'évêque d'un sourire et d'un mot réprime cette infraction au protocole du lieu³⁹².

Une seconde cérémonie a lieu le samedi 16 novembre. Une procession de la statue de la Vierge part de la cathédrale pour aboutir à l'église de Notre-Dame de la Délivrance, sise au bas de la Rivière. Le cortège est estimé à cinq mille personnes dont deux cents jeunes filles portant drapeaux en main. Parvenu à la Délivrance, l'évêque prend la parole, des jeunes filles chantent des hymnes de reconnaissance, le canon retentit, le clairon sonne, les cloches carillonnent³⁹³.

Du 11 au 17 novembre, les Dionysiens proclament leur joie spontanément ou lors de grands rassemblements. Le 11 novembre, le maire adjoint improvise une petite manifestation qui parcourt la ville, clairons en tête. Dans toutes les rues circulent des hommes, des femmes et des enfants joyeux qui chantent *La Marseillaise* jusqu'à onze heures du soir. *Le Progrès* reproche au maire de n'avoir pas ouvert l'hôtel de ville, au flot populaire soulevé par la joie, transporté par la victoire. Le 12 novembre, *Le Progrès* publie le discours du gouverneur prononcé au Foyer du soldat le 11 novembre, jour de l'Armistice :

« Lorsque le 11 novembre 1918 s'effondra la puissance militaire allemande, ce fut, vous vous en souvenez, un immense soulagement pour les peuples libres qu'une horrible guerre avait plongés, pendant quatre ans, dans l'ombre de la mort. Aucun de ceux qui vécurent cette journée n'a oublié l'explosion de joie qui secoua alors les foules ni la grande espérance, née spontanément dans tous les cœurs, de voir à jamais, écartés de l'humanité les conflits sanglants. Et les anniversaires se sont succédé les uns dans l'optimisme de la prospérité pourtant factice, les autres dans la crainte de lendemains incertains où semblaient d'avance toutes les illusions des hommes de bonne volonté. Puis la guerre s'est à nouveau abattue sur le

³⁹⁰ ADR, 1 Per 52/17, *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion*, 16 novembre 1918, Discours prononcé par Monseigneur de Beaumont à la cérémonie patriotique du 14 novembre 1918.

³⁹¹ ADR, 1 Per 52/17, *Le Nouveau journal de l'île de La Réunion*, 16 novembre 1918, Discours prononcé par Monseigneur de Beaumont à la cérémonie patriotique du 14 novembre 1918.

³⁹² ADR, 1 Per 53/14, *La Dépêche*, 15 novembre 1918, « *Le Te Deum* », p. 2.

³⁹³ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 18 et 19 novembre 1918, « A la délivrance », p. 2

monde, dépassant en horreur tout ce qu'on avait pu concevoir. Cette année, la France victorieuse, plus meurtrie que la première fois, mais plus sûre de sa vitalité et de ses destinées se recueille devant ses victimes des deux guerres. Elle les associa dans une même pensée pieuse et féconde, et convie les survivants à ne plus laisser se perdre les fruits des durs sacrifices consentis. Tel est le sens de cette commémoration qui réunit ici, dans une fraternelle camaraderie, les combattants de 14-18 et ceux de 1939-1945. Anciens et jeunes, Réunionnais et métropolitains et camarades de l'île sœur, tous forment une communauté de cœurs français consciente des graves réalités de l'heure.

Vous avez aux côtés de nos vaillants alliés, gagné la guerre. Il reste à gagner la Paix. Combattants d'hier sur les champs de bataille, vous restez les combattants d'une cause sacrée et de nouveaux sacrifices vous attendent ».

Le 12, toutes les fenêtres de la rue de l'Église sont pavoisées. La façade de l'Hôtel de Ville resplendit. Des groupes de lycéens parcourent les rues et manifestent leur joie patriotique. Vers quinze heures les enfants de l'école Joinville viennent chanter l'hymne national à la mairie. Une grande manifestation est organisée par la mairie de Saint-Denis. La foule est devant la mairie. A seize heures, les cloches retentissent, le cortège se met en marche, descend la rue de Paris et se rend au gouvernement. Des coups de canon sont tirés. Le gouverneur prononce un discours. Puis le cortège se dirige vers le consulat d'Angleterre où il est reçu par M. Piat. Les alliés sont applaudis. A dix-neuf heures, les manifestants reviennent à la mairie où le maire annonce qu'il y aura musique tous les jours jusqu'au dimanche³⁹⁴. A partir du 13, la population jouit de quelques jours chômés afin qu'elle puisse assister aux réjouissances. « Les banques et les maisons de commerce ferment leurs portes ». Tous les établissements scolaires sont libérés. Une grande manifestation a lieu à 16 heures à Saint-Denis. Joseph Bertho, journaliste de *La Patrie Créole*, dénonce ceux qui se promènent munis d'un drapeau volé à un édifice public ou à des maisons particulières³⁹⁵. Le 14 novembre, avant la cérémonie religieuse, les premiers permissionnaires, valeureux ouvriers de la grande victoire, arrivent par train et sont accueillis triomphalement en présence de la musique municipale³⁹⁶. Les cérémonies officielles prennent fin le 17 novembre. Une grande manifestation présidée par le gouverneur et l'évêque de Saint-Denis est organisée en l'honneur du maréchal Foch. Le point de ralliement de la foule se situe devant la mairie. Vers 17 heures, le premier char apparaît. C'est un tableau vivant représentant les ultimes épisodes de la guerre. Il est fait d'une haute estrade à gradins joliment garnis de fleurs, de fougères et de drapeaux. Cette estrade est posée sur un camion à quatre roues traîné non par des bœufs, comme l'avait désiré le maire Mazérieux – mais par trois fortes mules du camarade Dufour, le commerçant du Butor. Ces mules sont parées de fleurs et de fougères ; elles

³⁹⁴ ADR, 1 per 82/29, *Le Progrès*, 14 novembre 1918, « Pour sa gloire, » p. 1.

³⁹⁵ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 14 novembre 1918, « La manifestation d'hier », p. 2.

³⁹⁶ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 15 novembre 1918, « Joyeuse journée », p. 2

disparaissent littéralement sous le décor printanier qui les recouvre »³⁹⁷. Sur l'estrade un groupe allégorique mime les derniers moments de la guerre : « La victoire ailée, appuyée sur l'armée, couronne de laurier d'or, la France victorieuse retrouvant l'Alsace et la Lorraine et libérant pour toujours, assistée de l'Angleterre, des Etats-Unis et de l'Italie, l'héroïque Belgique »³⁹⁸. Tous les combattants alliés sont représentés : la Serbie, la Roumanie, la Grèce, le Portugal, le Monténégro, « et un authentique poilu décoré, portant un casque défoncé par un éclat d'obus, la joue ensanglantée, à qui deux délicieuses dames de la Croix rouge prodiguaient leurs soins »³⁹⁹. D'autres personnages ou institutions sont symbolisés : l'armée, la marine, le petit aumônier, le petit Polonais, le petit spahi, le petit tirailleur sénégalais⁴⁰⁰. Le char défile dans les rues de Saint-Denis « au milieu de cris de joie et d'acclamations, dans un vrai délire de chants et de gestes, suivi par des autos et des voitures pavoisées, précédé par des gendarmes et un prestigieux cavalier d'Afrique ». Le char a été immortalisé par des photographes⁴⁰¹. Le soir une retraite aux flambeaux partant de la mairie parcourt les rues de la ville. Pour la presse, les manifestations ont été d'une envergure jamais atteinte. La bourgeoisie détentrice du pouvoir tient à rappeler à la France sa présence, son patriotisme et la part prise par ses enfants dans la marche vers la victoire finale. Le petit peuple est présent, mais il reste en marge de la foule. S'il exprime sa joie pendant ces journées de festivités, sa motivation n'est pas celle de la bourgeoisie. Outre les manifestations publiques, celle-ci planifie des soirées de gala et des collectes.

Dans les quartiers, l'annonce de l'armistice provoque le même enthousiasme, le même désir de se retrouver avec les autres, d'exprimer sa joie communicative à l'aube de ce temps nouveau.

Dans toute l'île, l'heure est à la fête. A Saint-Benoît ou à Salazie, dès le 10 novembre, à l'annonce de l'abdication du kaiser, la population commence à manifester. A Salazie, le maire ordonne de faire sonner la cloche pour annoncer aux habitants dispersés dans les montagnes la bonne nouvelle. Tous se dirigent vers le village, où des enfants entonnent *La Marseillaise*. Le maire invite alors ses administrés à un « lunch populaire »⁴⁰², au cours duquel il lit et commente les câblogrammes reçus. Le soir, le cri de « Vive la France » retentit, amplifié par l'écho des montagnes. Le soulagement d'entendre la fin du conflit est réel. A Saint-Louis, quartier qui s'illustre depuis l'époque révolutionnaire, par son goût de la contestation, un mannequin représentant l'empereur d'Allemagne est passé à tabac. Le journaliste qui cultive le goût de la litote ajoute « Et Dieu sait si Saint-Louis

³⁹⁷ ADR, 1 Per 82/9, *Le Progrès*, 19 novembre 1918, « La victoire. Les manifestations », p. 1-2.

³⁹⁸ ADR, 1 Per 53/14, *La Dépêche*, 19 novembre 1918, « La victoire », p. 1.

³⁹⁹ ADR, 1 Per 53/14, *La Dépêche*, 19 novembre 1918, « La victoire », p. 1.

⁴⁰⁰ ADR, 1 Per 52/17, *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion*, 20 novembre 1918, « Le char de la victoire », p. 1.

⁴⁰¹ ADR, 1 Per 82/9, *La Dépêche*, 19 novembre 1918, « La victoire », p. 1.

⁴⁰² ADR, 1 Per 82/9, *Le Progrès*, 13 novembre 1918, Echos de Salazie. « Une belle manifestation patriotique. »

est la patrie du tabac ». Cet entrefilet prouve que la population de cette île mascaline a bien souffert et qu'elle tente d'exorciser ses frustrations en criant à pleins poumons sa joie. Dans les autres communes, la population est en liesse à partir du 11 et du 12 novembre. Partout, les envolées sonores des cloches de l'église chantent joyeusement la victoire de la France. A Saint-Paul, un comité des fêtes est créé pour soutenir le maire Achille Prémont, qui n'en est pas à son premier coup d'essai. « La fête a été à Saint-Paul au-dessus de toutes expressions », dit *Le Progrès* le 13 novembre 1918. Au Port, les navires arborent le grand pavois et comme à Saint-Paul, un comité de fêtes est mis en place. Le 11, après confirmation de l'armistice, sur l'initiative du chef de détachement du Port, une salve de vingt-et-un coups de canon est tirée sur le terrain du lazaret. Les cloches de l'église, celles du C.P.R. et de la mairie sonnent à toute volée. La fanfare municipale est mise à la disposition des manifestants. Les élèves de l'école communale sont mis à contribution, ils défilent en chantant *La Marseillaise*. Le 12, quand deux cents permissionnaires débarquent du paquebot *Crimée*, la cité portuaire participe avec frénésie à la joie patriotique. A la Plaine-des-Palmistes, la fête se déroule le 12. Les élèves chantent et reçoivent des bonbons et du Guignolet. Le soir, après une retraite aux flambeaux, un sujet de Sa Majesté Britannique, M. Walter Lincoln Dromart, chante le *God Save* et rend hommage à la France, flambeau de la civilisation, la France impérissable, la France gardienne du droit et de la justice⁴⁰³. A Sainte-Marie, les enfants défilent dès le lundi, chantent et dansent sous la véranda de la mairie. Le lendemain des drapeaux sont confectionnés par la femme du maire. Un cortège part de la mairie pour se rendre à l'église où l'abbé Egreteau célèbre un *Te Deum*. Après la cérémonie religieuse, les participants repartent à la mairie où une distribution de gâteaux et de bonbons est faite aux enfants.

Comme à Saint-Denis, les maires concentrent les principales festivités le dimanche 17. Les opérations de célébration se terminent le 17 novembre, à l'exception de Saint-André, qui commémore la victoire de 1918 et la fête patronale de la cité au mois de décembre.

A la fin de la Seconde Guerre mondiale

Lors de son arrivée, le gouverneur Capagorry a intimé la population de rester unie et de ne pas cultiver l'esprit de parti. L'activité syndicale a repris sans aller jusqu'à la grève. A Saint-Denis, le 3 mai 1945, l'Union des syndicats cégétistes invite tous les travailleurs, tous les républicains à participer à la célébration de la victoire. Compte tenu du rôle joué par l'URSS pendant la guerre, les journaux font l'éloge du communisme. L'Union des syndicats cégétistes est capable de réunir une foule nombreuse sur la Place du Barachois pour marquer par un défilé patriotique les deux grands événements du jour : la prise de Berlin par l'armée soviétique et la capitulation inconditionnelle des forces allemandes d'Italie après une campagne de deux ans. Groupés derrière leurs dirigeants, les travailleurs

⁴⁰³ ADR, 1 Per 82/29, *Le Progrès*, 20 novembre 1918, « Grandiose manifestation à la Plaine », p. 2.

syndiqués défilent en portant leurs drapeaux. Sur le parvis de l'Hôtel de Ville, Jean Hinglo dit pour clôturer la manifestation « la prise de Berlin c'est Paris vengé⁴⁰⁴ ! »

La fin de la Seconde Guerre mondiale se produit en deux temps. Le premier correspond à la capitulation de l'Allemagne le 8 mai et le second à la capitulation du Japon en août. La population extériorise sa joie selon un scénario identique à celui de la fin de la Première Guerre dans la capitale lors de la capitulation allemande en 1945. Les Chinois se sentent principalement heureux de la défaite du Japon. Ils prennent les devants pour célébrer l'événement, preuve que leur place dans la société réunionnaise n'est plus contestée par les puissants de la colonie. Chaque temps suscite ses joies, ses émotions, ses réflexions.

La capitulation allemande le 8 mai 1945.

Dans la capitale

Selon *La Démocratie*, le lundi 7 mai 1945, à 18 heures, au moment où le soleil disparaît à l'horizon, la nouvelle tant désirée du retour à la paix a été répercutée successivement par la radio, les sirènes et les cloches des églises provoquant partout une explosion de joie, d'allégresse et d'enthousiasme. De partout, les Chinois ont commencé à faire éclater les pétards. Sans attendre, une consigne, un mot d'ordre des autorités, tous ne se contiennent plus dans les foyers aisés comme dans les plus modestes. Tous ressentent le besoin de renouer les liens avec les autres, d'être avec les autres. Ils prennent l'initiative de sortir de leur case et de se diriger instinctivement vers la maison commune, l'Hôtel de Ville. Le lieu de ralliement n'est plus le même. Le public ne se réunit pas sur le parvis de la cathédrale, mais devant la mairie. Ce fait est-il une conséquence de la séparation des Eglises et de l'Etat ? Est-ce la traduction d'une société de plus en plus laïcisée et politisée ? Minute après minute, la foule se masse devant la maison commune. Tous se saluent les larmes aux yeux et chacun répète les mêmes exclamations « Enfin, la guerre est finie ! Ah ! Mon Dieu ! Merci ! Vivent les Alliés ! Vive la France ! Vive le général de Gaulle ! »

Le fait que Dieu ne soit pas absent du discours prouve que les soubassements restent solides. L'Eglise reste la partenaire obligée. Le 11 mai, une messe est programmée pour célébrer la victoire, remercier Dieu et rendre hommage aux morts. La situation de 1945 n'est pas celle de 1918. La Seconde Guerre a entraîné une modification du paysage. La canne a laissé place au manioc et au maïs. Cette modification prouve assez les difficultés de cette population à se nourrir. La guerre avec ses restrictions, ses tickets de rationnement, ses privations, l'isolement de l'île, a aggravé la misère, a favorisé le chacun pour soi. La fin de la guerre sonne l'heure des retrouvailles, du retour aux us et coutumes d'avant-guerre. Il n'est plus question de se débrouiller seul dans son coin, d'avoir peur de l'autre, peur d'une dénonciation à cause du non-respect de la règle sur le rationnement.

⁴⁰⁴ ADR, 1 Per 81/, *Le Peuple*, 4 mai 1945, « A Saint-Denis. »

Les uns et les autres se serrent les mains, les connaissances s'embrassent. Certains ne croyant plus en la victoire laissent écouler des larmes de surprise et de joie. Le torchon de l'asiatophobie brandi sous le Front Populaire par des extrémistes ne fait plus recette, car pendant l'épreuve de la guerre des liens ont pu se tisser avec les commerçants, même par les pauvres. La misère a permis le rapprochement et a brisé le mur de l'incompréhension. Les Chinois font crépiter des pétards. Certains ferment leurs boutiques pour être avec les autres dans la rue, pour participer à cet instant unique en son genre, pour battre les mains, et crier « Vive la France » ! même si la Chine n'est pas encore libérée. C'est un indice fiable de leur insertion dans cette société. Toutes les rues sont noires d'une foule qui grossit à vue d'œil. Chacun marche sans savoir exactement où il va et met ses pas dans ceux de l'autre. Lorsque la sirène a retenti, des fidèles terminaient les prières du mois de Marie dans les églises. Une émotion intense s'est emparée d'eux. Ils sont sortis pour clamer une prière de remerciement au Très Haut, car cette guerre de six années qui a fauché tant de vies, martyrisés bon nombre, pour sauver l'humanité de la plus abjecte, de la plus grande barbarie, a pris fin. La fin de cette guerre qui a fait vaciller la liberté, bien le plus cher que chaque être humain possède et qui risquait d'être emportée par une Allemagne nazifiée, une Allemagne rêvant de dominer le monde par la brutalité et la force, paraît comme un instant miraculeux. Tous les Dionysiens se rendent à l'Hôtel de Ville et restent figés devant le monument aux morts, contemplant les yeux levés au ciel la statue de la Victoire avec ses ailes déployées. « Sans doute, expriment-ils, silencieusement, écrit le journaliste de *La Démocratie*, dans une demi-pénombre au Maître de l'Univers une prière de reconnaissance ». Un projecteur installé sur un balcon voisin inonde de ses rayons la colonne du monument faisant apparaître dans toute sa splendeur la statue, symbole de la Victoire de 1918 et aussi celle de ce jour 7 mai, juste couronnement des glorieux sacrifices des innombrables morts et martyrs de cette guerre. Soldats, marins, aviateurs tombés au Champ d'honneur, otages fusillés, civils morts de faim ou de froid, prisonniers et déportés morts en captivité derrière les barbelés des oflags et des stalags allemands. La foule émerge de toutes les artères de la ville.

A six heures et demie, la place de la Victoire est remplie d'une foule difficile à dénombrer. Des groupes de jeunes gens suivis d'autres groupes de jeunes filles joyeuses se succèdent avec des drapeaux de toutes tailles. Les cris de « Vive de Gaulle ! Vive Staline ! Vive la France ! » se font entendre. La fanfare militaire arrive. Le cortège d'un millier de personnes, à la tête duquel se trouve la Délégation spéciale, descend la rue de Paris en donnant libre cours à la joie que suscite la victoire des Alliés, la libération de la France, et se dirige vers la Place du Gouvernement. La musique militaire entonne *La Marseillaise* et le *God Save*. La Délégation spéciale et les drapeaux sont en tête, ceux des Anciens combattants, celui de l'Association des Médailleurs Militaires, ceux des Associations Sportives. Au passage devant la demeure de l'officier de liaison britannique des vivats sont poussés : « Vive l'Angleterre ! Vive Churchill ! Hip ! Hip ! Hourra ! » Arrivé au Barachois, l'enthousiasme atteint son paroxysme, quand le gouverneur ayant

à ses côtés son chef de cabinet et M. le secrétaire général Rivière, paraît pour recevoir les compliments et l'expression de la joie de la ville que lui apporte la Délégation spéciale. M. Capagorry dans un geste qui traduit le sentiment de l'amour filial qui est au cœur de toute l'assistance salue le drapeau, le porte à ses lèvres. « C'est le baiser de La Réunion qu'il donne ainsi à la Mère Patrie », commente le journaliste du *Peuple*. S'adressant à la foule, il leur dit combien il est heureux et comme il se réjouit de l'allégresse de la population. « La Réunion, ajoute-t-il, a pris sa part à l'effort de guerre, a partagé la même foi que lui, en la France et en le général de Gaulle. Je vous avais dit le jour de mon arrivée ici que vous en seriez récompensés. Vous le voyez bien aujourd'hui ! Et à son invitation, la foule, de toute la force de son âme, mêlant la fierté nationale qu'elle éprouve à ses sentiments de gratitude profonde crie avec lui : Vive la France, vive le général de Gaulle ! » La manifestation quitte la Place du Gouvernement pour reprendre sa marche à travers la ville. Vers 20 heures, la fanfare entonne *La Marseillaise*. Elle est écoutée pieusement avant que la manifestation cesse. Toute la nuit, des groupes circulent en chantant. C'est une nuit d'allégresse pour Saint-Denis.

Le lendemain, 8 mai, les bureaux administratifs sont fermés. La population se prépare à des manifestations officielles⁴⁰⁵. Toute la journée, la ville reste très animée. La plupart des maisons du centre sont pavoisées aux couleurs des Alliés. Comme pour la fin de la Première Guerre, remercier Dieu pour ce bienfait paraît une nécessité. Le cabinet du gouverneur annonce pour cette journée à 16 heures 45, un dépôt de fleurs au monument aux morts et à 17 heures, un *Te Deum* chanté à la cathédrale. Les chefs de l'administration et de service, les notabilités, les corps constitués, les Associations d'Anciens Combattants, les Médailleurs militaires, sont invités à y prendre part en grand nombre. Aucune invitation individuelle n'est envoyée. A 18 heures, il est prévu une allocution radiodiffusée du gouverneur et à 20 heures, une retraite aux flambeaux avec participation de la musique militaire, doit partir de la mairie et se disloquer sur la place du Barchois, où doit se tenir un bal populaire⁴⁰⁶. Celui-ci est un peu plus soigné qu'en 1918, puisqu'un arc de triomphe portant l'inscription 1939 – 1945 a été érigé. Le mercredi, la rue est toujours à la foule. Le jeudi un défilé des syndicats de toute l'île invités par le Président de l'Association de la France Combattante a lieu, cette initiative a un cachet particulier. Il s'agit d'être présent pour devenir crédible demain à l'heure des grandes échéances électorales.

Le jeudi 10 mai, une foule composée des membres de tous les syndicats de la ville et de la partie du vent et ceux de l'Association de la France combattante attendent sur la place du gouvernement l'arrivée du train de 10 h 30 qui transporte les syndiqués de la partie sous le vent. La musique militaire en tête, le défilé des groupes avec leurs fanions emprunte la rue de la Victoire aux cris de : Vive de Gaulle ! Vive Staline ! Vive la France ! »

⁴⁰⁵ ADR, 1 Per 84/3, *La Démocratie*, Lundi 7 mai et 8 mai 1945, « La joie », p. 2.

⁴⁰⁶ ADR, 1 Per 84/3, *La Démocratie*, Lundi 7 mai et mardi 8 mai 1945, « Le cabinet du gouverneur communique », p. 2.

jusqu'au monument de la Victoire où les clairons sonnent « Aux morts ! » et une minute de silence est observée. Des gerbes de fleurs sont déposées au pied de la colonne par le docteur Vergès et Paul Chatel. La marche reprend jusqu'au jardin de l'Etat où la Fanfare entonne *La Marseillaise* et des discours sont prononcés par le docteur Vergès au nom des syndicats et par M. Picaud⁴⁰⁷. Un nouvel axe de rassemblement se dessine, il relie la mairie au jardin de l'Etat.

Le vendredi 11 et samedi 12 mai, *La Démocratie* reproduit le discours du gouverneur à la radio.

« La grande espérance demeurée toujours et malgré tout vivante au fond de vous-mêmes vient de rencontrer une éclatante justification.

L'ennemi séculaire est abattu, complètement, définitivement abattu. Il a capitulé hier sans condition. A l'annonce de la nouvelle pourtant attendue, vos cœurs ont un instant cessé de battre et vos lèvres sont restées sans voix, tant l'émotion vous étreignait. Et puis d'un coup, une immense clameur est sortie de vos poitrines pour crier votre joie, votre indescriptible joie. De banales paroles sont impuissantes à exprimer comme il convient nos sentiments actuels.

La victoire que nous célébrons aujourd'hui est une victoire universelle, celle du droit, de la démocratie, de la liberté, des forces spirituelles contre la force brutale, l'oppression, la servitude, la barbarie.

Cependant, pour nous Français, elle a un sens et une valeur particulières. Elle efface le souvenir cruel de nos revers militaires de 1940, la honte de la capitulation qui les ont suivis.

Certes, la France n'est jamais restée absente du combat, mais en ce jour glorieux, tout ce qui pouvait ternir son visage et son traditionnel rayonnement a disparu parce que cette grande victoire des Nations Unies est aussi celle des vaillantes armées françaises. Célébrons-la joyeusement et fièrement, elle venge nos morts, tous nos morts, ceux tombés sur les champs de bataille, ceux aussi qui en véritables martyrs, ont eu une fin plus obscure, mais aussi courageuse dans les camps de concentration de l'ennemi.

Pensons aujourd'hui, pensons demain, pensons constamment à tous ces morts. Faisons triompher l'idéal pour lequel ils sont si généreusement tombés.

Cet idéal c'est une France nouvelle, unie, forte, grande. Pour la construire, quand nos réjouissances prendront fin, nous devons nous imposer encore des sacrifices et un travail acharné dans un coude à coude fraternel. N'oublions pas non plus qu'il faudra encore combattre pour libérer notre malheureuse Indochine qui vient de nous apporter la preuve si réconfortante de sa fidélité.

Mais en ce jour de fierté et de joie française, qu'un sentiment de profonde reconnaissance s'élève de nos aînés vers nos alliés, spécialement vers nos alliés, spécialement vers la Grande-Bretagne qui accueillit et aida avec tant de sollicitude ceux qui avec elle, contre la raison, semblait-il,

⁴⁰⁷ ADR, 1 Per 84/3, *La Démocratie*, 11-12 mai 1945, « Manifestation des syndiqués à l'occasion de la victoire », p. 3.

voulaient poursuivre la lutte ; vers le peuple des Etats-Unis et son regretté président Franklin Roosevelt, réalisant le gigantesque effort de guerre qui a été d'un poids évident dans l'heureuse évolution de cette guerre, vers la vaillante Russie dont les vertus guerrières ont fait chanceler l'adversaire au plus fort de sa puissance.

Que retentissent tous les couplets de nos hymnes patriotiques chantés avec ferveur et conviction. En ce jour, plus qu'en aucun autre jour de notre longue histoire, ils trouvent leur signification puissante ⁴⁰⁸».

Le dimanche 13 mai, jour de la fête de Jeanne d'Arc à 8 h 15 une revue des troupes se déroule au Barachois présidée par le gouverneur Capagorry. A cette occasion, des décorations sont remises aux combattants. Puis à 9 h la masse se dirige en cortège vers la cathédrale pour assister à une messe.

Dans les autres communes

Dans toutes les communes, même dans les hameaux les plus reculés du littoral, la population accueille avec une grande joie la nouvelle de la fin des hostilités ⁴⁰⁹. Dans le Sud, à Saint-Pierre, des voitures pavoisées ont parcouru les rues. A la Ravine des Cabris, lorsque le président du syndicat agricole dès 17 heures annonce la nouvelle, le maire est plus sceptique que la population. Au Tampon, la population sort dans la rue. Les filles et les femmes suivent leur père et leur mari. La joie est immense. A 15 heures, le président de la délégation spéciale Lallemand et Edgard Avril conseiller général, René Poncié, Adrien Badré prennent la parole et sont unanimement applaudis. A l'Entre-Deux, la population entière manifeste ainsi qu'à la Petite Ile. Des bals populaires ont lieu à Saint-Louis, la Rivière Saint-Louis, l'Entre-Deux, Petite-Ile, Saint-Pierre. Au Tampon, rien n'a été officiellement organisé pour fêter la victoire dans la nuit du mardi. Les bals privés sont troublés par une population qui réclame sa part dans la joie universelle ⁴¹⁰. Au Tévelave, petit village reculé des hauts des Avirons, dès l'annonce de la fin des hostilités le lundi soir par la cloche du village en un clin d'œil, chacun abandonne ses occupations et se porte dans la rue. Femmes, enfants, vieillards, jeunes, tous sortent dans un même élan et se portent en cortège devant les deux principales boutiques, lieux habituels des réunions aux jours de fête. Là, ils laissent déborder leur joie. Joie qui se manifeste par des cris, des gestes, des pleurs. Pendant que les unes dansent sous la lumière des torches improvisées, les autres trinquent en l'honneur de la victoire. Un chœur de jeunes filles entonne *La Marseillaise*, puis les chants patriotiques et enfin les chants populaires à la grande satisfaction de la foule. A la Rivière Saint-Louis, la population se retrouve devant l'école des garçons, où la musique et les enfants de toutes les écoles sont réunis. La joie est intense. Les cris de « Vive la France, Vive le général de Gaulle et Vivent les Alliés » sortent de toutes les poitrines. Des gâteaux sont distribués aux enfants.

⁴⁰⁸ ADR, 1 Per 84/3, La Démocratie, 11-12 mai 1945. « Allocution de M. le gouverneur. »

⁴⁰⁹ ADR, *Le Progrès*, 11 mai 1945.

⁴¹⁰ ADR, *Le Progrès*, 10 mai 1945

L'évocation d'une scène prouve que les vieux démons tiraillent toujours cette société. Dans cette dernière localité, un père qui n'a pu conduire ses enfants faute de vêtements est venu réclamer leurs parts, il s'est vu refuser trois gâteaux, alors que d'autres papas présents s'en servent sans retenue. Le message politique qui termine l'article du journaliste du *Progrès* en dit long sur les intérêts de ceux qui participent à ces événements. « La population acclame la France qui demain sera démocratique, et vraiment sociale », écrit-il⁴¹¹.

La capitulation du Japon le 15 août 1945.

Le second événement qui clôt cette période de guerre est la reddition du Japon, après le largage le 6 août d'une première bombe, sur Hiroshima, puis trois jours plus tard, d'une deuxième bombe atomique sur Nagasaki, pour que l'empereur Hiro-Hito ordonne l'arrêt des combats avec les Américains le 15 août et capitule devant MacArthur le 2 septembre. *Le Progrès* met à l'aise les Chinois de la colonie en félicitant la victoire de la Chine. « Que ne se serait-il passé si l'horrible boche, si les satanés disciples d'Hitler avaient pu, avant les Anglo-Américains mettre au point la formidable bombe atomique ? On frémit rien d'y penser. Réjouissons-nous donc à La Réunion, réjouissons-nous, dans ce petit coin de terre éminemment français de la fin d'un conflit qui, pendant de trop longues années, a ensanglanté l'humanité. Réjouissons-nous-en pour notre Mère-Patrie ; réjouissons-nous en pour notre belle Indo-Chine, qui enfin libérée, ne sentira plus l'horrible poids de la boue nipponne, si humiliante à tous les points de vue ; réjouissons-nous en pour tous nos Alliés en général et, en particulier, pour la Chine admirable, pour la Chine glorieuse enfin ! Nous nous rappelons, à cet effet, les paroles de l'un de nos amis, en congé en France en 1937 et qui, dès la déclaration de guerre du Japon à la Chine, avait assisté à Paris, à une conférence faite par un professeur chinois, homme des plus érudits et orateur consommé.

« Confiance, Messieurs, avait dit l'éminent conférencier ; haut les cœurs, camarades, avait-il ajouté. Nous sommes aujourd'hui à l'aurore d'un renouveau de notre Grande Chine ; cette déclaration de guerre faite à notre pays n'a qu'une signification et ne pourra avoir qu'une issue ; la fin de l'impérialisme japonais ». Cet éminent Chinois avait été des plus clairvoyants. Nous nous réjouissons d'avoir vu sa prophétie se réaliser. Nous crions notre vive admiration à la Chine entière ; à la Colonie chinoise réunionnaise ; nous crions de tout cœur : Bravo et Vive la Chine »⁴¹² !

Le 16 août, ce même organe de presse confirme la nouvelle de la capitulation sans conditions du Japon annoncée le 13. La radio apprend qu'en Angleterre, la victoire est fêtée depuis plusieurs jours déjà, à Paris, le Président du Conseil municipal, M. Le Trocquer, a engagé la population à pavoiser et à faire éclater sa joie. Des passagers, arrivés par avion, disent qu'à Madagascar et à Maurice, la population est également en liesse. A La Réunion, les Chinois qui y sont implantés sont à l'origine d'une belle

⁴¹¹ ADR, *Le Progrès*, 15 mai 1945.

⁴¹² ADR, *Le Progrès*, 13 août 1945, « La fin de la guerre ».

manifestation. A la suite des pétarades commencées dès le matin, les pavoisements opérés dès les premières nouvelles de la reddition japonaise ont augmenté partout. Dans la matinée, la sirène a annoncé la victoire, puis les cloches des églises se sont ébranlées à leur tour.

Une splendide retraite aux flambeaux, groupant des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants de Chine, portant lanternes, oriflammes et drapeaux et un très beau médaillon représentant le maréchal Tchang Kai-Shek parcourt de 20 à 22 heures, les rues de Saint-Denis, dans un calme parfait. Elle s'est rendue à la statue de Roland Garros puis au monument de la Victoire où l'hymne national chinois a été chanté. Cette retraite est suivie par un cortège important de gens du peuple. La fanfare militaire a prêté son concours à cette belle et imposante manifestation. Elle a fait entendre sur la place du Barachois, devant le monument aux morts des morceaux très appréciés du public. La ville est cette fois plus que calme. L'Hôtel de Ville est resté fermé et terne. Pas une lumière, pas un lampion, pas plus, du reste que sur aucun autre bâtiment officiel. A la rentrée de la retraite aux flambeaux à la maison chinoise, rue Charles Gounod, un digestif d'honneur est très aimablement offert par les organisateurs de la manifestation : MM. Thia-Song-Fat, Chane-Sane et Thuong-Hime. Les participants boivent à la France, à la Chine, aux alliés et à la paix mondiale et durable⁴¹³. Le 20 août dans la salle du Casino, les Chinois de tous les coins de l'île viennent assister à un magnifique vin d'honneur pour célébrer la victoire et la célébration de la Chine, en présence du gouverneur, du secrétaire général par intérim, M. Derbès, du président du Conseil général, le bâtonnier Raoul Nativel, de M. le maire de Saint-Denis, Raymond Vergès, de MM. Gaud, consul d'Angleterre, Paul Chatel, consul de Belgique et de Hollande, des autorités militaires et des notabilités de la ville, des militaires⁴¹⁴. Le Comité chinois du secours national donne à 18 heures le dimanche 19 au Casino de Saint-Denis un vin d'honneur présidé par le gouverneur. Il a à ses côtés M. Raymond Lawson, docteur en droit, industriel, président du comité, le secrétaire général du gouverneur, le bâtonnier Raoul Nativel, le maire, le docteur Raymond Vergès, les consuls de Belgique et d'Angleterre. Presque tous les commerçants chinois de Saint-Denis et des quartiers sont là. Plus de mille personnes sont groupées dans la salle du Casino décorée de drapeaux des alliés et de deux photographies, l'une du maréchal Tchang Kai-Shek⁴¹⁵ et l'autre du général de Gaulle. Les invités sont pris en charge par MM. Ah Tec, Chane Po, Woaye Hune, Ah Kite. Après les discours d'usage du gouverneur

⁴¹³ ADR, *Le Progrès*, 16 août 1945, « La fin officielle du conflit mondial ».

⁴¹⁴ ADR, 1 Per 81/47, *Le Peuple*, 22 août 1945, « Une émouvante manifestation ».

⁴¹⁵ Né en 1886 à Ningho, après des études militaires à Tokyo, il rejoint en 1911 le parti de Sun Yat sen, dont il devient le beau-frère. Ce dernier l'envoie en URSS en 1923, puis il lui confie l'académie militaire de Huangpu. Il organise l'armée du Guomindang, reconquiert une partie de la Chine et établit le gouvernement nationaliste à Nankin en 1928. Après la guerre contre le Japon et la guerre civile contre les communistes, il doit s'enfuir à Taiwan où il dirige la République nationaliste. A sa mort en 1975, son fils Jiang Jingguo lui succède jusqu'en 1988.

et de M. Lawson, un film documentaire sur la guerre sino-japonaise est projeté sur écran. Cette séquence prend fin vers 19 heures.

A la Possession, la capitulation du Japon est marquée par une messe, suivie d'une distribution d'apéritif. A Saint-Leu, un hommage est rendu aux morts de la Première Guerre et de la Seconde Guerre.

Le samedi 18 août à 17 h 45, le gouverneur Capagorry prononce une allocution à radio Saint-Denis, dans laquelle il témoigne de son espérance en un monde meilleur. Il justifie sa foi en une nouvelle organisation des nations afin de ne plus recourir à la guerre, c'est-à-dire la naissance de l'ONU.

« Il y a trois mois, la puissance allemande s'écroulait sous le poids de ses armes et sous les coups irrésistibles des armées alliées. L'Europe, délivrée d'un lourd cauchemar de cinq ans, accablée de misères et de ruines, manifestait aussitôt sa volonté de renaître ; tandis que les Nations Unies concentraient leurs forces pour abattre l'ultime bastion de la guerre. Des lueurs d'incendie continuaient à embraser l'Extrême-Orient. L'orgueilleux Empire nippon, dernier partenaire de l'axe encore debout, prétendait poursuivre à lui seul une lutte insensée. Enfin le boche a été terrassé. La longue suite de chaînes de misères a pris fin. Un monde nouveau va naître. Un monde nouveau va naître. Ce soleil de mardi en est témoin, gloire soit rendue à Dieu. Loin des sanglots assourdis et des anciennes douleurs, les morts tressaillent dans leurs tombes, une joie délirante s'empare des vivants.

Tous les espoirs du monde se tournent vers la paix et la fraternité universelles. Nul doute que cette tragédie soit l'inspiratrice vraie d'un monde mieux compris.

Pour nous Français, au moment de la Victoire, nous devons reporter, avec ferveur notre pensée vers le général de Gaulle, et lui offrir le tribut de notre hommage reconnaissant. Certes, nous aimons trop la liberté pour créer en France le fétichisme gaulliste, mais nous devons à Celui qui fut le libérateur de la France et qui est le meilleur artisan de sa résurrection le culte de la reconnaissance nationale, car pour les Français le nom de Charles de Gaulle sera un nom immortel. Souvenons-nous toujours qu'en juin 1940, Charles de Galle a proclamé à la face du monde : « La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre ».

Aujourd'hui, le Japon blessé à mort, s'effondre à son tour, et les peuples opprimés, enfin respirent. La Chine, qui depuis huit ans tenait tête héroïquement à son redoutable agresseur, va de nouveau suivre ses destinées dans le concert des Démocraties victorieuses et consacrer toutes ses forces à l'organisation de son vaste et grand pays.

Notre Indochine, si chère au cœur des français qui l'ont faite ce qu'elle est, se voit délivrer, elle aussi, d'une odieuse occupation. L'Union Française est désormais entièrement reconstituée. Et toutes ces nations libres dont l'existence même fut un instant menacée célèbrent la grande et complète victoire qui prélude à la paix, laquelle doit être cette fois, universelle et durable. En ces jours de gloire, qu'on osait croire si proches, notre joie se donne libre cours. Avec nos Alliés, avec nos frères de la France métropolitaine et d'Outre-Mer, en particulier ceux de l'Indochine retrouvés, nous communions d'une même allégresse ; dans la même espérance de voir à

jamais écarté le spectre hideux de la guerre ; dans la même pensée douloureuse et pieuse de gratitude à l'égard de tous ceux qui sont tombés au Champ d'Honneur pour le saint de la patrie ; dans un même sentiment d'infinie reconnaissance et d'admiration, pour tous les chefs valeureux dont la constance et l'énergie ont réalisé l'écrasement des nations de proie.

Et nous, Français de La Réunion, comme tous ceux de la Grande France, un hommage ému à notre Chef prestigieux, le Général de Gaulle, qui, depuis les jours sombres de juin 1940 jusqu'à ceux que nous vivons maintenant, a su maintenir, vibrante et lumineuse la flamme d'un patriotisme ardent et pur ; et nous a conduits, dans les rangs des vainqueurs, à l'apothéose finale.

Mais la victoire des armes n'est qu'une étape. Nous ne devons pas oublier dans l'ivresse du triomphe, les graves problèmes qui restent à résoudre. La paix, acquise au prix de sacrifices inouïs, qui a coûté tant de richesses et de vies humaines, demande aux hommes de bonne volonté d'immenses efforts et de nouveaux sacrifices. A présent que l'humanité a repris ses droits, les Nations doivent s'unir, dans une vaste et fraternelle solidarité, pour refaire le monde sur des bases rationnelles et solides. Sur le plan national comme sur le plan international, il faut réaliser la pacification des esprits, l'apaisement des rancœurs et des haines, le renoncement à maints égoïsmes et préjugés des hommes et des Etats ; et orienter toutes les activités vers les œuvres constructives.

La France qui sort de la tourmente, meurtrie, mais vivifiée, grandie dans l'épreuve, plus dynamique que jamais, donne déjà l'exemple de ce que peut faire un pays qui veut vivre.

C'est par un travail acharné, dans un complet esprit de discipline et d'abnégation que nous pourrons, chacun dans sa sphère, contribuer au relèvement du pays et coopérer à la grande œuvre humaine qui commence. Je sais que votre effort est acquis. La Réunion partie intégrante de la France, vit intensément, depuis trois siècles, de la même vie que la communauté française »⁴¹⁶.

Deux types d'activités marquent la fin des deux guerres. Les manifestations populaires organisées par les municipalités qui regroupent en principe toute la population sans distinction de classe et les manifestations privées mises en place par les associations culturelles qui s'adressent à des réseaux particuliers.

Soirées de gala, réceptions, bals et débats.

Des singularités de la Première Guerre

Soirées de gala et collectes d'argent.

Au moment de l'armistice de 1918, des soirées patriotiques ont lieu à *l'Excelsior Cinéma*. Le 11 novembre, après la projection d'un film muet, commenté ou rythmé par les hymnes nationaux alliés, une collecte est

⁴¹⁶ ADR, 1 Per 81/47, *Le Peuple*, 20 août 1945, « La Réunion à l'aube de la paix ».

organisée au bénéfice des blessés de guerre ou de la construction d'un monument aux morts. Avant la représentation du film patriotique, un garçonnet chante les premières strophes vibrantes de *La Marseillaise*. Le public est surpris en voyant arriver sur la scène le télégraphiste du *Bay Verdun*, M. Davies, qui entonne le *God Save* et *Tipevari*, qu'une partie de l'auditoire reprend en chœur. L'enthousiasme est à son comble, quand le jeune télégraphiste baise pieusement les drapeaux anglais et français.

Le 12 novembre quand l'armistice est connu, le film « Indépendance de la Belgique » est programmé au même lieu⁴¹⁷. Une autre séance a lieu le lendemain étant donné le nombre considérable de personnes qui n'ont pu assister à la première représentation, faute de places. Le public bénéficie d'autres projections intéressantes⁴¹⁸.

Le 14 novembre, une collecte est organisée pour secourir les blessés de guerre réunionnais. Un concert musical et littéraire est improvisé par M. Adrien Blay, « un artiste d'initiative, une puissance d'activité ». Le passage de M. Davies du *Bay Verdun* connaît un gros succès. Le public ne se lasse pas de l'entendre et de l'ovationner⁴¹⁹. Les Dionysiens tiennent à honorer les soldats réunionnais morts pour la France. Au Théâtre, l'artiste M. Orrico organise une grande soirée patriotique au profit de la construction d'un monument aux morts⁴²⁰. Des artistes chantent ou déclament des vers patriotiques. Mademoiselle Denise Chardon interprète *France gloire à toi* et le second couplet de *La Marseillaise* qui lui valent de frénétiques et enthousiastes applaudissements. Les artistes britanniques se font remarquer. Comme M. Davies, M. Mac Lean, pianiste d'un réel talent, est très apprécié⁴²¹. Edmond Maigne rédacteur de *La Patrie Créole* justifie la construction du monument aux morts, quand il évoque le courage manifesté par les soldats réunionnais qui sont allés se battre en terre inconnue. « La capitale doit élever un monument colossal, digne de nous, à tous les Réunionnais, à tous les Saint-Paulois, à tous les Sainte-Mariens, à tous ceux qui ont quitté leur demeure, leurs petites cultures de manioc ou de patate, pour aller plus loin, dans des pays ignorés dont ils n'avaient même jamais entendu parler, mourir ou défendre notre droit de vivre »⁴²².

La participation aux combats meurtriers, l'adaptation au climat tempéré, la nouveauté des lieux ont été très éprouvantes pour les soldats réunionnais. Au total, cette soirée à laquelle participent le gouverneur et les autorités civiles et militaires rapporte 960 francs⁴²³.

⁴¹⁷ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 13 novembre 1918, « Pour la victoire », p. 2.

⁴¹⁸ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 14 novembre 1918, « Excelsior cinéma », p. 2.

⁴¹⁹ ADR, 1 Per 81/20, *Le Peuple*, 15 novembre 1918, « A théâtre », p. 1.

⁴²⁰ ADR, 1 Per 59/2, *La Victoire Sociale*, 15 et 16 novembre 1918, « En l'honneur de la victoire », p. 2.

⁴²¹ ADR, 1 Per 52/17, *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion*, 18 et 19 novembre 1918, Au Théâtre. « Concert patriotique », p. 2.

⁴²² ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 18 et 19 novembre 1918, Bulletin. « Choses d'après guerre ».

⁴²³ ADR, 1 Per 53/14, *La Dépêche*, 19 novembre 1918, « La victoire », p. 1.

Réceptions et bals.

Avant de s'amuser pour saluer le succès des armées alliées, les Réunionnais saluent les poilus réunionnais. Le 14 novembre, les premiers réunionnais sont accueillis par le gouverneur et par la municipalité⁴²⁴. Le 17 novembre 1918, avant la manifestation et le défilé du char de la victoire, les poilus ont droit à une petite fête. Une réception simple a lieu au foyer du théâtre. Un groupe d'employés de commerce offre à des poilus réunionnais permissionnaires un vin d'honneur. Un discours est prononcé par M. de Busschère sur la réoccupation de Metz et l'essor du commerce français après la guerre. La présence des anciens combattants est peu évoquée par la presse. La guerre doit peser sur l'esprit de la plupart des soldats revenus du front qui refusent de s'afficher publiquement. Les grandes manifestations, les soirées de gala se terminent toujours par un bal. Si le petit peuple souffre du manque de vivres pendant la guerre, la bourgeoisie se plaint de l'absence de loisirs, de bals qui sont des divertissements de luxe. Le bal est une occasion de rencontres pour les notabilités de l'île. Après la retraite aux flambeaux le 17, le maire offre un lunch aux dames et demoiselles des familles bourgeoises qui ont participé au défilé du char de la victoire dans le Grand salon de l'Hôtel de Ville. La soirée animée par un pianiste se termine à onze heures⁴²⁵. Sur la place Joffre, les humbles participent à un bal populaire.

Les débats et les soirées artistiques.

Les grands rassemblements, la danse n'empêchent pas les débats d'idées. En novembre 1918, la loge L'Amitié lance des invitations pour un bal dans l'immeuble de ses réunions ordinaires, rue du Barachois, le 20, précédé de conférences sur la guerre. L'invitation concerne la haute société dionysienne. Il s'agit de faire l'union⁴²⁶. Répondent à cette invitation, le gouverneur et sa femme, le maire de Saint-Denis, le procureur général, les consuls d'Angleterre et d'Italie, de nombreux officiers et militaires, le docteur Jules Auber et sa famille, le président de la Chambre de Commerce, des représentants de la presse et beaucoup d'autres personnalités non énumérées par la presse pour ne pas lasser le lecteur⁴²⁷. Au moment de cet armistice, certains intellectuels ressentent la nécessité de réfléchir sur le mal qu'est la guerre et les moyens de l'éviter. Le premier orateur, M. Revest, rend hommage à tous les francs-maçons alliés tombés sur les champs de bataille, pour que triomphe l'idéal des démocraties. Le docteur Jules Auber insiste sur la nécessité de cultiver l'esprit de tolérance et de bienveillance pour prévenir les guerres. M. Palant brosse un historique de la franc-maçonnerie et termine son discours par l'apologie de la raison et de la pensée libre. Le dernier orateur, M. Paul Caubet, développe ses idées sur les conséquences de la

⁴²⁴ ADR, 1 Per 45/34, *La Patrie Créole*, 15 novembre 1918, « Joyeuse journée », p. 2.

⁴²⁵ ADR, 1 Per 59/2, *La Victoire Sociale*, 19 et 20 novembre 1918, « Deux bals, deux salons à Saint-Denis » et 1 Per 53/14, *La Dépêche*, 19 novembre 1918, « La victoire », p. 1.

⁴²⁶ ADR, 1 Per 82/9, *Le Progrès*, 21 novembre 1918, « La victoire. La réception à la loge l'Amitié », p. 1-2.

⁴²⁷ ADR, 1 Per 81/20, *Le Peuple*, 22 novembre 1918, « A la loge l'Amitié », p. 2.

guerre et la mise en place de la Société des Nations. L'assemblée écoute, réfléchit et discute avant de jouir d'un concert organisé par Mme Jules Auber. Des demoiselles jouent du piano et accompagnent des chanteurs. Des poèmes sont déclamés. Christiane Auber récite *Frais matin* de Leconte de Lisle. Après le chant de l'hymne national français par un chœur, le bal est ouvert et dure jusqu'à quatre heures du matin.

A la fin de la Seconde Guerre, la Société des Sciences et Arts organise des soirées réservées à une élite, car l'entrée est fixée à 20 francs. Elle exige aussi une tenue de soirée. Le samedi 19 mai 1945 à 21 heures à l'Hôtel de Ville de Saint-Denis sous la présidence du gouverneur en l'honneur de la victoire, elle offre un programme artistique en trois parties. Dans la première, avant la conférence de Madame Morin sur le thème « 18 ans de Madagascar, 18 mois de Bourbon », des artistes chantent : Mme L. Revest interprète *Sauvons les enfants de France*, Me F. Colardeau, Victoire et M. Yves Chavriat, *Le chant du départ* et après, Yves Chavriat chante *Ne m'oublie pas*, Mme Roméis et Cabart interprètent des danses slaves. Dans la deuxième partie, Maître Picaud, M. B. Sévère et M. Coupeau jouent un sketch de André Coupeau, « Rien ne sert de courir, il faut payer à point ». La soirée se termine par une troisième partie qui est un bal avec la participation de la fanfare militaire⁴²⁸. Toujours dans le grand salon de l'Hôtel de ville le mercredi 16 mai à 21 heures, la Société des Concerts Cabart donne un concert pour célébrer la victoire suivi d'un bal au profit de la résistance. Le programme comprend deux temps forts. Dans la première partie l'orchestre joue l'hymne soviétique, la cocarde de Mimi Pinson, Les roses de Barcelone, Rigoletto de Verdi, Roméis et Cabart interprète au violon Gitan, de Kreissler et R.M. Ollier et C. Coupel chante en chœur Liberté 44. Dans la seconde partie, l'orchestre joue L'île déserte de Haydn, La Chaste Suzanne, H. Constant chante Werther. Cette manifestation est suivie d'un bal dont l'entrée fixée à 25 francs avec buffet payant concerne toujours l'élite⁴²⁹.

Une société cloisonnée privilégiant la distance.

Les articles de la presse publiés au moment de l'armistice de 1918 donnent l'impression d'une vraie union sacrée dans la colonie. De la bourgeoisie au prolétariat, tous semblent partager le même sentiment. Pourtant, certains indices prouvent que la victoire des Alliés n'efface pas les clivages au sein de cette société. Le petit peuple a pour principale préoccupation de faire vivre sa famille. *La Victoire Sociale*, organe de presse fondé par Henri Vavasseur manie l'humour noir pour attirer l'attention sur la situation catastrophique des pauvres de Saint-Denis sur le plan alimentaire et sanitaire. Joseph Bertho soulève lui aussi dans *La Patrie Créole* cette question épineuse, en évoquant les difficultés de s'approvisionner en riz toujours dans la capitale, à cause des accapareurs. « La même sinistre comédie recommence. C'est celle de la foule se pressant aux abords d'un magasin, se bousculant et demandant une pinte de riz. Samedi soir, tous les

⁴²⁸ ADR, 1 Per 81/, *Le Peuple*, 14 mai 1945, « Société des Sciences et Arts ».

⁴²⁹ ADR, 1 Per 81/, *Le Peuple* 16 mai 1945, « Société des concerts Cabart ».

miséreux de Saint-Denis n'ont pu s'en procurer un grain et sont rentrés chez eux avec leur tente vide. Et il y en a du riz. Où se cache-t-il ? Et si l'accaparement se fait, n'existe-t-il pas donc ici une police que M. le maire peut faire agir, pour découvrir les accapareurs et les receleurs ? (...) Et j'en appelle à tous ceux qui comme moi ont assisté au spectacle de cette longue file de femmes, d'enfants, quémendant une pinte de riz, et ils pourront vous dire les exclamations indignées que proférait cette foule. Alors, on nous affame. De la musique, des défilés, des discours, des palabres et nous pendant ce temps-là, le ventre creux. N'oubliez pas que ventre affamé n'a pas d'oreilles »⁴³⁰. Les pauvres n'en peuvent plus, car le prix du riz a augmenté pendant la guerre. Le riz est devenu un objet de spéculation. Le petit peuple vit dans les zones reculées, il ne peut être vraiment concerné par les défilés, car il consacre son énergie à dénicher sa nourriture. Les bals populaires n'attirent pas les foules. *Le Progrès* note le 14 novembre 1918 « Hier soir, il y a eu musique sur la place Joffre. A remarquer que la malheureuse place désertique, sale, inachevée, n'a été décorée d'aucun drapeau, et ce, pendant que les murs de l'emplacement du maire étaient couverts de faisceaux aux couleurs françaises et alliées ». La population n'a pas été avertie de l'existence de ce bal. Les pauvres ne voient pas l'intérêt de quitter leurs bas-fonds, leurs camps, pour se rendre au centre-ville pour des divertissements nocturnes. Les décorations, les drapeaux, les confettis sont réservés à l'élite. Le petit peuple n'a pas l'habitude de fréquenter le centre. Cet espace ne tolère que celles et ceux qui y travaillent. Les manifestations à l'intention des masses populaires sont médiocrement organisées. La célébration de l'armistice met en lumière l'existence de deux mondes. Les cérémonies qui se passent au centre-ville s'adressent essentiellement aux gens qui y vivent. Elles sont préparées par la bourgeoisie pour la bourgeoisie. Les quelques membres du petit peuple qui se mêlent à la foule sont là en qualité de spectateur. Rien n'est prévu dans les quartiers populaires : Le Butor, Camp Ozoux, Bas de la rivière, Camp Jacquot, Camp Cerceau, Camp Lataniers, où vivent les couches populaires dans de mauvaises cases. Ceux qui viennent au centre sont certainement les habitués, les fils des gens de maison. Les autres ne dérogent pas à la règle. Les comptes rendus des journalistes laissent entrevoir des « doubles fêtes ». Les concerts organisés au Théâtre attirent l'élite. Les pauvres ne pouvant rien pour eux ne peuvent participer aux collectes d'argent pour venir en aide aux soldats. Les dames et demoiselles de la bourgeoisie assistent aux soirées dansantes préparées avec minutie dans les salons de l'Hôtel de Ville, le petit peuple doit se contenter d'un « bal populaire » surnommé « bal la poussière » sur la Place Joffre, lequel n'exige presque aucune organisation. Ce singulier bal qui rassemble certainement les domestiques du centre-ville est un échec, car les danseurs désertent rapidement les lieux trop poussiéreux. L'union sacrée est très subjective. *La Victoire Sociale* offre des informations importantes sur le cloisonnement

⁴³⁰ ADR ? 1 Per 52/17, *Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion*, 11 et 12 novembre 1918, « Le méli-mélo du jour », p. 1.

social et racial au moment de l'armistice à La Réunion. « Tous blancs ou noirs, nous sommes pétris de la même pâte, et avons du sang rouge dans les veines, et nous pouvons acquérir ou nous les possédons selon nos aptitudes cérébrales et nos goûts, des connaissances, de l'éducation et une place honorable dans la société. Il est donc malvenu à certains hommes nés hors de la colonie ou dans la colonie, de se croire supérieurs aux hommes à peau bronzée, ou de se croire, s'appuyant sur ces considérations ethniques, en droit de mépriser ces hommes ou les familles plus ou moins teintées. Alors que sur les champs de bataille, intimement s'est mêlé le sang du blanc et du noir, du riche et du pauvre, du noble et du roturier; de l'athée et du curé, il ne saurait plus être accepté par quiconque que des préjugés de ce genre formassent encore une sorte de loi d'airain dans une société qui, cependant, se dit républicaine et démocratique (...). Certains imbéciles de La Réunion feraient bien aussi de sonder leur conscience pour sentir tout ce qu'il peut y avoir de petit dans leur conduite passée »⁴³¹. D'après ce journaliste, la seule union sacrée des Réunionnais au moment du conflit a été celle des soldats morts pour la France. Les représentants du peuple qui participent aux manifestations sont méprisés ou tolérés sans plus. *Le Progrès* qualifie les pompiers de Saint-Denis de braves prolos incapables de marcher au pas dans les défilés⁴³².

Dans toute l'île, les rassemblements occasionnés par la célébration de l'armistice en 1918 occasionnent des exactions commises à l'encontre des Asiatiques. Le 12 novembre « à Saint-Benoît, une manifestation contre les Arabes a provoqué une casse ». Le même jour, à Saint-Denis, des Arabes ont été conspués et ont été dans l'obligation de fermer leur maison de commerce. *Le Progrès* déplore ces violences et rappelle que les Arabes sont des sujets anglais dont les congénères ont coopéré à la guerre et à la victoire. Les Chinois ont eux aussi apporté leur contribution à la victoire, dès lors, l'asiatophobie ne doit pas avoir cours à La Réunion⁴³³. Les Asiatiques sont accusés d'affamer la population en accaparant les réserves de riz. Les commerçants créoles, qui supportent mal leur concurrence, ne sont certainement pas étrangers à ces campagnes de presse. Le maire de Saint-Denis qui est en contact avec des Asiatiques est qualifié de « maire odieux, indigne, de protecteur des métèques »⁴³⁴ par *Le Progrès*.

La Seconde Guerre mondiale a été un temps de privations pour les Réunionnais les plus pauvres, soit la majorité de la population. Elle leur a permis de vérifier que pendant les temps de difficultés, les puissants bénéficient de passe-droits, ils s'en sortent toujours, ils sont servis en premier. Le rationnement est l'affaire des pauvres. La guerre creuse davantage le fossé des inégalités. La population ne connaît pas la famine,

⁴³¹ ADR, 1 Per 59/2, *La Victoire Sociale*, 7 et 8 novembre 1918, « Sous le gouvernement Clémenceau, le pur républicanisme et la valeur du citoyen au-dessus de la couleur de la peau », p. 1.

⁴³² ADR, 1 Për 82/9, *Le Progrès*, 13 novembre 1918, « La victoire. La manifestation d'hier », p. 1-2.

⁴³³ ADR, 1 Per 82/9, *Le Progrès*, 13 novembre 1918, « Contre les Asiatiques », p. 2.

⁴³⁴ ADR, 1 Per 82/9, *Le Progrès*, 12 novembre 1918, « Le maitre indigne ».

grâce au maïs, au manioc, à la songe, au cambarre et à la patate douce. Mais, sa ration alimentaire a énormément diminué. La fin de la guerre peut faire naître l'espérance de jours meilleurs, mais elle ne change pas leur quotidien du jour au lendemain. Le rationnement ne prend pas fin. Faute de vêtements, la majorité de cette population en haillons n'a pas l'âme à la joie, elle ne peut se précipiter dans la rue pour participer à des défilés ou à des bals. Les rassemblements d'un ou de deux milliers de personnes dans la capitale présentés par la presse attestent leur caractère élitaire. Le 17 mai 1945, *La Démocratie* attire l'attention sur cette question des inégalités sociales qui perdurent dans un article intitulé : « Faites attention ! Est-ce l'aube des temps nouveaux ? »

« Lorsque les actes gouvernementaux désignent les vieilles colonies des Antilles et de La Réunion, ils devraient mettre entre parenthèses, celles qui ont évolué et celles qui n'ont fait guère de progrès au point de vue social. A quoi La Réunion doit-elle sur tant de points de rester comme il y a près de cent ans ? Hormis la fondation de la Société ouvrière qui annonce un soupçon d'esprit démocratique dans la partie ouvrière de la société locale, rapportons aux faits que signale « La Brioche » de Victor Grenier, faits pourtant qui avaient lieu sous l'administration du gouverneur Hubert Delisle qui a laissé des œuvres utiles au pays. Mais ne perdons pas de vue que l'entourage de ce gouverneur créole était, en grande partie, composé de ceux qui avaient honni le commissaire de la république Sarda Garriga qui trouva heureusement chez un généreux libéral, M. Elie Pajot, l'hospitalité réparatrice de l'ingratitude publique.

En 1868, le peuple eut dans la rue, ses victimes que fut obligé de venger le gouvernement impérial à son piteux déclin.

Vint la République. On était en droit d'espérer que le suffrage universel ouvrirait l'accès au peuple de quelques fonctions électives. Il a fallu attendre que l'esprit de la république fasse lentement son œuvre, si lentement, que les riches purent obstinément maintenir aux affaires publiques, une seule catégorie de citoyens et refouler les non-possédants des barres de commande.

A chaque fois que, par privilège du destin, un fils du peuple s'élevait, ce prodige soulevait d'abord la surprise des traditionnels privilégiés et le fait était tellement isolé, qu'il faisait tache !

Le fils du peuple faisait perdre au pays son rendement normal, lorsqu'il allait à l'école, et lorsque l'évolution sociale, avec le temps, eut permis, çà et là, une représentation locale d'hommes moyens, des discriminations parfois scandaleuses avaient lieu dans certaines cérémonies civiques inévitables !

Un moment en politique, la plus sérieuse menace s'éleva contre les détenteurs coutumiers des pouvoirs locaux. Une sorte de floraison démocratique s'épanouit à l'Ecole, dans la Presse, dans les municipalités, dans l'administration, dans la représentation parlementaire. Devait-elle durer ? On fit un état-major sélect à la popularité généreuse des deux représentants.

Survint la guerre 14-18. Il y eut moins d'embusqués dans ce peuple dédaigné, et si les Anciens Combattants devaient ne point trouver la même considération partout c'est encore pour cause de cette veulerie qui prouve l'éducation sociale chez nous.

A l'accès des grandes Ecoles dépendant des lois métropolitaines, des fils du peuple atteignirent des postes en vue dans les professions libérales et dans le fonctionnarisme. Mais la masse, mais les travailleurs devaient rester la pâture des choses et de certains hommes : des choses, en représentant les conséquences du manque d'hygiène, des misères de l'assistance sociale, de la dérision de l'aide aux familles nombreuses, de la distinction entre les catégories des fonctionnaires, et de la tendance à élargir le nombre des privilégiés des services publics ; des hommes à l'instauration du capitalisme sur les ruines de l'ancienne grande propriété privée.

Alors se développèrent le colonat partiaire tel qu'il fut longtemps pratiqué, le régime facultatif du salariat, la persécution politique des travailleurs indépendants, les conflits entre usiniers et planteurs et enfin la lutte entre les producteurs et le fonctionnarisme dirigeant. Que voyons-nous encore dans cet état de choses qui cause un véritable malaise économique et social, sur lequel viennent s'appesantir des faits politiques ?

La guerre ne changea rien à La Réunion. La misère vécue ne fit qu'aviver les appétits et les haines. Les applaudissements à la victoire cachent à peine les vieilles querelles. Les désirs d'union sont sabotés, et l'on voit un bouillon politique fait de représentants du capital à la place d'hommes qu'un passé détestable a laissés dans l'infériorité civique qui hurle dans un pays où le mirage est si trompeur. Nous avons bien l'esprit syndical qui s'étend déjà, mais son plein effet n'est qu'une question d'avenir. La mesure administrative prise de suspendre les sorties de rhum de leurs dépôts est un soufflet porté aux mœurs de ceux dont les moyens immoraux permettaient de gaver le pauvre peuple, à chaque période électorale comme si d'autres moyens n'étaient employés pour que l'élite conservât sa place aux postes souvent lucratifs pour tant d'élus ! ... Est-il possible qu'après 97 ans de liberté et 75 ans de république une pareille sauvegarde s'impose encore ? Contre qui cette mesure est-elle prise ? Souvenons-nous de certains sophismes de gens qui trouvent que le pauvre en envoyant ses enfants à l'école, prive les travaux des champs de main d'œuvre, ou qu'ils ont bien payé leur élection. Donc ! ...

Electeurs du peuple, sachez être de votre temps ! Méfiez-vous des exploiters qui s'infiltrèrent dans les rangs de certains démocrates pour maintenir leurs privilèges locaux et prendre la place de vos dignes compagnons et amis du travail. Electrices, faites honneur à vos nouveaux droits »⁴³⁵ !

Le 11 août 1945, *La Démocratie* plaide en faveur de la prise du pouvoir par des hommes politiques nouveaux qui ceux qui sont du peuple et qui pensent au « peuple ». Les représentants du peuple à tous les degrés, devraient avec l'autorité voulue, être des apôtres et non des politiciens

⁴³⁵ ADR, 1 Per 84/3, *La Démocratie*, 17 mai 1945, « Faites attention », p. 1.

fantoches ou des hommes du passé et accomplir des œuvres utiles pour le peuple. « Assez de panache, comme de petites repréailles locales. Assez de palabres intéressées. Des œuvres utiles. Il en est temps !

Le discours prononcé par le gouverneur Capagorry le 11 novembre 1945 au Foyer du Soldat peut servir de conclusion à cette réflexion, car il assure le trait d'union entre les deux événements.

« Lorsque le 11 novembre 1918 s'effondra la puissance militaire allemande, ce fut, vous vous en souvenez, un immense soulagement pour les peuples libres, qu'une horrible guerre avait plongés pendant quatre ans dans l'ombre de la mort. Aucun de ceux qui vécurent cette journée n'a oublié l'explosion de joie qui secoua alors les foules ni la grande espérance, née spontanément dans tous les cœurs, de voir à jamais écartés de l'humanité les conflits sanglants.

Et les anniversaires se sont succédé, les uns dans l'optimisme de la prospérité pourtant factice, les autres dans la crainte de lendemains incertains où sombraient d'avance toutes les illusions des hommes de bonne volonté. Puis la guerre s'est à nouveau abattue sur le monde, dépassant en horreur tout ce qu'on avait pu concevoir.

Cette année, la France victorieuse, plus meurtrie que la première fois, mais plus sûre de sa vitalité et de ses destinées se recueille devant ses victimes des deux guerres. Elle les associe dans une même pensée pieuse et féconde, et convie les survivants à ne plus laisser se perdre les bruits des durs sacrifices consentis.

Tel est le sens de cette commémoration qui réunit ici, dans une fraternelle camaraderie, les combattants de 1914-1918 et ceux de 1939-1945. Anciens et jeunes, Réunionnais, Métropolitains et camarades de l'Île Sœur, tous forment une communauté de cœur français, consciente des graves réalités de l'heure.

Vous avez, aux côtés de nos vaillants alliés, gagné la guerre. Il reste à gagner la Paix. Combattants d'hier sur les champs de bataille, vous restez les combattants d'une cause sacrée et de nouveaux sacrifices vous attendent.

L'union qui vous a tenu coudes à coudes devant l'ennemi, l'esprit tendu vers la Victoire, s'avère plus que jamais nécessaire. Vous le sentez intensément comme moi.

Plus de mesquines querelles qui nous divisent plus de ces haines qui dissolvent les énergies et sapent la rénovation de notre chère patrie.

La France sera demain ce que nous le ferons et nous la ferons belle et grande si nous restons unis.

Cette indéfectible union qui doit être le faisceau de toutes les volontés françaises a été symbolisée hier soir par une touchante manifestation ordonnée par le Gouvernement de la République.

Exactement à la même heure que dans la métropole, les troupes présentes à La Réunion ont été réunies par leur chef qui dans une allocution patriotique a souligné la continuité des sacrifices consentis par la France de 1914 à 1945, ainsi que la solidarité spirituelle et morale de tous les habitants de la métropole et de l'Empire dans la lutte pour la liberté et la grandeur de la Patrie.

A cette cérémonie, nous nous sommes associés de grand cœur et nous prenons l'engagement d'en tirer la leçon d'union et de solidarité qu'elle comporte. Et maintenant, Mes Chers Amis, réconforté par la mâle résolution que je lis avec plaisir sur tous les visages, je forme le vœu que, dorénavant les anniversaires du 11 novembre soient l'occasion de marquer, d'année en année ; les étapes triomphales de la marche vers la Paix universelle »⁴³⁶.

L'étude de la réception des deux armistices dans cet espace colonial à travers la presse donne le point de vue des journalistes ainsi que des informations utiles sur l'attitude de la bourgeoisie confrontée à la guerre. Au-delà de la joie naturelle exprimée spontanément lorsque la nouvelle de la fin de la guerre parvient dans la colonie, les réjouissances organisées pour célébrer la fin des guerres et la victoire de la France, mettent en évidence les dysfonctionnements de la société réunionnaise. Si l'asiatophobie n'est plus aussi virulente en 1945 qu'en 1918, par contre, le rejet des Noirs est encore bien réel. Les constats des journalistes font ressortir une image binaire de cette société. D'un côté, la bourgeoisie qui s'amuse au rythme du piano dans le grand salon de l'Hôtel de Ville de Saint-Denis avec leurs jeunes filles d'une beauté angélique, très présentes et actives lors des festivités. L'autre, plus discrète, est un travailleur amaigri et triste, ravalé à la place Joffre qui préfère ne pas y séjourner longtemps pour ne pas être incommodé par la poussière. La société réunionnaise reste cloisonnée. Les vingt années de l'Entre-Deux guerres n'ont pas vraiment réduit les clivages.

⁴³⁶ ADR, 1 Per 82/, *Le Progrès*, 12 novembre 1945, « Allocution prononcée par le gouverneur Capagorry ».